



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

39 | 2005
Varia

Sophie Volland et Denis Diderot dans les Lettres à Sophie Volland (1759-1774) : une amitié particulière

Odile Richard-Pauchet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/313>

DOI : 10.4000/rde.313

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 19-27

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Odile Richard-Pauchet, « Sophie Volland et Denis Diderot dans les Lettres à Sophie Volland (1759-1774) : une amitié particulière », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 39 | 2005, mis en ligne le 04 décembre 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/313> ; DOI : 10.4000/rde.313

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Propriété intellectuelle

Sophie Volland et Denis Diderot dans les Lettres à Sophie Volland (1759-1774) : une amitié particulière

Odile Richard-Pauchet

- 1 Il faut tout d'abord évoquer la naissance (peu avant 1759) puis les aléas de cette longue correspondance qui attacha Denis Diderot à Sophie Volland pendant plus de vingt ans, longévité à l'origine d'un mythe qui place les deux épistoliers au panthéon des grands amants de la littérature. Mais il faut invoquer aussi le caractère très volontariste de cette fidélité, qui repose en grande partie sur l'insistance de l'un d'entre eux, Denis, à faire respecter par le couple un véritable *pacte épistolaire*. Ce pacte devait jouer d'abord le rôle de garant sentimental d'une liaison qui n'eut souvent d'autre exutoire que l'écriture. Il joua aussi le rôle de jalon au sein de l'œuvre, de calendrier vivant, indiquant bien chez l'écrivain cette obsession qui fut la sienne de durer face au temps, de lutter contre l'effacement du cœur de Sophie comme de la mémoire de ses contemporains. L'existence de ce pacte, souvent rappelé, parfois trahi, fait en grande partie l'originalité mais aussi le risque de cette correspondance. Bien des amants renoncent à cette obligation, qui peut rompre le charme de l'écriture en introduisant les comptes dans l'espace du sentiment. Mais pour ceux qui s'y tiennent, un type bien particulier de relation s'instaure, exigeante, parfois tyrannique, qui fait alterner l'exultation de la lecture et l'angoisse de l'attente : c'est le rythme d'une passion tumultueuse que l'écrivain a voulu imprimer à cette correspondance, en l'imposant à une femme qui ne soutint probablement pas le défi affectif et littéraire. Ses lettres nous font défaut aujourd'hui, mais Sophie n'y exprimait peut-être, à en juger par leur brièveté, leur lenteur, leurs retards, qu'une « liaison douce », toujours en deçà des attentes du philosophe. Qui l'en blâmera ? S'affronter à un tel monstre épistolaire relevait dans ce siècle de la pure gageure. Toutefois reste d'elle la figure idéale de l'amitié : muse recherchée, esquisse parfaite et lointaine de la compagne du philosophe, elle demeure cette silhouette sur laquelle, inlassablement, Diderot a décalqué les espoirs d'une carrière en plein essor.

Sophie épistolière : la partenaire idéale

- 2 Cette femme, issue d'un milieu de financiers et de fermiers généraux, était apparemment, malgré son obscurité, dotée d'une personnalité remarquable. Peu de grandes correspondances sauraient s'échanger dans la durée sans la rencontre providentielle avec un ou une destinataire d'envergure. De cette loi imposée aux hommes, les *Lettres Portugaises* se font le rappel cruel, dont la passion s'éteint doucement, faute de réponse, d'écho, de véritable combustible. « Pour qu'une correspondance ait quelque chance de s'accomplir dans la durée, écrit Geneviève Haroche-Bouzinac, il lui faut un destinataire à la hauteur. La destination parfaite est définie par Montaigne comme l'alliance de deux qualités : "une adresse forte et amie" [...]. Le correspondant idéal est donc non seulement celui qui répond, mais celui qui résiste à la tentation de séduction ou de persuasion enfermée en toute lettre. Il objecte, se montre à la hauteur, il est assez estimé pour que son opinion soit redoutée¹. » Or la relation épistolaire à Sophie fonctionne bien sur ce mode exigeant : c'est de toute évidence la raison pour laquelle Diderot ne s'adresse pas à *Louise-Henriette*, le véritable prénom de mademoiselle Volland, mais à *Sophie*, la sage, pseudonyme qui évoque cette muse parfaite dont rêve tout philosophe². Sophie apparaît comme une figure estimée à la fois pour son jugement et son goût de la joute oratoire, de la dispute, mais aussi pour ses qualités morales, qui font d'elle la destinataire d'élection. Nous ne nous sommes qu'en 1759, dans les premières années de la relation, et déjà Sophie s'attire de remarquables éloges, quoique sous une forme curieusement spéculaire :

J'ai reçu vos deux lettres à la fois. Tout ce que vous y peignez, je l'éprouve (Langres, le 31 juillet 1759, BAB. I, 53).³

J'ai joui de tous les plaisirs que vous me peignez (A Isle, le 23 août 1759, BAB. I, 85).

- 3 Soit disposition naturelle, soit adaptation rapide au ton et à la sensibilité de Diderot, Sophie apparaît à travers ces compliments ponctuels comme l'*alter ego* dont l'écrivain a rêvé. Épistolière esthète et philosophe à ses heures, lectrice enthousiaste d'une œuvre qui n'a pas donné toute sa mesure, sensible et indépendante, telle est Sophie. Diderot écrit d'elle qu'elle a « de l'esprit comme un démon » (15 septembre 1760)... Tous ces traits ne peuvent qu'encourager l'écrivain à la signature d'un pacte épistolaire⁴. La relation Diderot/Sophie y retrouvera les voies classiques du mythe de Pygmalion dans la distance intellectualisée de maître à disciple⁵, et maintes apparitions du terme « regard » ou « regarder » évoquent l'effort du philosophe pour développer chez la destinataire cette faculté de voir ou de concevoir avec les yeux de son correspondant :

Jamais passion ne fut plus justifiée par la raison que la mienne. N'est-il pas vrai, ma Sophie, que vous êtes bien aimable ? Regardez au-dedans de vous-même. Voyez-vous bien, voyez combien vous êtes digne d'être aimée, et connaissez combien je vous aime (Paris, le 23 juillet 1759, BAB. I, 49).⁶

- 4 Mais s'il s'agit de lui apprendre à voir, c'est afin de mieux *le voir*. La correspondante, ainsi parée de toutes les vertus, est prête pour servir le narcissisme du *moi*, qui gagne ces mêmes vertus en retour. L'expression de l'admiration que Diderot voue à Sophie dépasse le simple éloge intellectuel, pour prendre un ton déclamatoire qui érige la destinataire en modèle vertueux, notamment à travers l'image de l'idole statufiée :

Combien je redouterois le vice quand je n'aurais pour juge que ma Sophie ! J'ai élevé dans son cœur une statue que je ne voudrais jamais briser. Quelle douleur pour elle si je me rendois coupable d'une action qui m'avilît à ses yeux ! (Samedi matin, Paris, 4 juin 1759, BAB. I, 42).⁷

- 5 L'amie devient la dépositaire de l'image idéale que l'artiste se fait de lui-même. En retour, elle s'idéalise elle aussi, à la fois sanctuaire et prêtresse de l'idole à laquelle elle voue son existence. Quant à l'artiste, il s'assure de sa propre grandeur en déployant, dans cette correspondance pléthorique, une force amoureuse hors du commun, livré tout entier à l'ambition de la prouesse épistolaire. Marc Buffat a admirablement montré les « figures de ce paroxysme affectif »⁸ par lesquelles les « *Lettres à Sophie* vont perpétuellement du quotidien à ce que les poétiques classiques appelaient « le merveilleux ». La surnature, ce n'est pas autre chose que le comble de l'énergie naturelle »⁹.
- 6 Afin de souligner le caractère exceptionnel de la destinataire, la figure de Sophie, à différentes reprises, sera associée dans les *Lettres* à de grandes références en matière d'amitié philosophique : notamment à Horace, le poète et philosophe de prédilection de Diderot, mais aussi à Montaigne, l'auteur de chevet de Sophie. Cette idéalisation permanente a pour but de nourrir le dialogue, voire l'illusion de dialogue philosophique dont la correspondance prend le modèle, tout en maintenant l'ambiguïté d'une partenaire « ni homme, ni femme ». Cette ambiguïté sexuelle souvent évoquée¹⁰ doit faire réfléchir à cette ébauche de camaraderie philosophique utopique à quoi ressemble la correspondance, mais, tout aussi sûrement, suggère la pudeur ingénieuse d'un amant qui n'ose afficher son désir autrement que sous ce masque commode.

Sophie-philosophe : les figures de l'honnête femme

Horace

- 7 Les allusions à Horace sont multiples dans l'œuvre de Diderot, notamment dans les questions d'esthétique, mais aussi lorsqu'il s'agit d'amitié. Celle du poète latin avec Mécène est légendaire, et Diderot ne se fait pas faute d'exploiter cette figure lorsqu'il s'agit d'exprimer une relation fidèle jetée sur des bases à la fois intellectuelles et sentimentales. Comme Mécène à l'égard d'Horace, Diderot s'inquiète souvent de la santé fragile de son amie¹¹. L'un des portraits que Diderot possède de Sophie est significativement encadré dans la couverture d'un ouvrage du poète latin. L'identification qui en découle permet à l'épistolier de fixer son imagination sur le halo de perfection qui nimbe l'image de Sophie :

Cet *Horace* en question, dont la couverture me sera si précieuse et que je regarderai plus souvent et avec plus de plaisir que le livre, je ne l'ai pas encore : ce sera pour le courant de la semaine prochaine, à ce que dit mme Vallayer¹², en me regardant d'un œil tendre qui ne ment pas (Paris, 31 juillet 1762, BAB. II, 107-108).

Toujours, mon amie, toujours vous me serez chère ; faites seulement que ce *toujours*¹³ dure longtemps. Je l'ai enfin, ce portrait, enfermé dans l'auteur de l'antiquité le plus sensé et le plus délicat : mercredi je le baiserais le matin en me levant, et le soir en me couchant je le baiserais encore (Dimanche, Paris, le 22 août 1762, BAB. II, 134).

- 8 Prenons acte de la volontaire confusion établie par Diderot entre la femme et l'auteur aimés, entre l'image et l'ouvrage. Notons aussi, dans la solution originale retenue pour encadrer ce portrait (bien d'autres supports existent à l'époque comme les couvercles de tabatières, les boîtiers de montres), le fait que le médaillon serti dans la couverture du livre se présente comme inclus dans l'objet fétiche et subordonné à son contenu. Cette façon de placer Sophie dans la dépendance de l'auteur latin n'est pas sans évoquer la relation de maître à disciple que Diderot cherche à entretenir avec elle. Mais, dans la

lettre, cette sujétion n'est pas dévalorisante pour l'amante, la confusion étant volontairement entretenue entre les deux figures aimées et vénérées : rien ne peut marquer plus intimement l'osmose Sophie/Horace que cet objet doublement métonymique, dont chacun des deux termes évoque une partie de l'autre. N'oublions pas que l'épithète *sensé* qualifiant Horace constitue un écho assez manifeste à *Sophie-la sage*. Ainsi, lors de son premier séjour au Grandval passé en compagnie de la sulfureuse coterie *dolbachique*, le philosophe donne-t-il à Sophie le sentiment qu'elle veille en permanence, par l'intermédiaire de son portrait, sur son bonheur et sa vertu :

On m'a installé dans un petit appartement séparé, bien tranquille, bien gai et bien chaud. C'est là qu'entre Horace et Homère, et le portrait de mon amie, je passe des heures à lire, à méditer, à écrire et à soupirer (au Grandval, le 1^{er} octobre 1759, BAB. I, 93).

- 9 La traditionnelle fonction érotique du portrait offert à l'être aimé vire ici à un rôle magico-religieux. L'effigie de Sophie incarne le *Lar familiaris* garant de la sécurité affective et de l'abondance intellectuelle promises au nouveau foyer que Diderot s'est choisi. L'ensemble des divinités présentes (Sophie, Horace, Homère), forme une manière de panthéon portatif grâce auquel l'écrivain se sent partout chez lui. Mais rappelons que la référence à l'antique fait partie d'un rituel permanent chez Diderot, et qu'associer Sophie à Horace constitue autant un éloge de la femme « savante » qu'un véritable tic chez celui qui pratique le monde antique comme *miroir du présent*¹⁴. L'association fantasmatique entre l'être aimé et le poète sublime et grivois révèle un désir de transcender l'amour interdit qui unit un Diderot marié à une célibataire inaccessible. Elle permet aussi de mythifier l'ensemble d'une vie qui fusionne toujours davantage avec l'œuvre, faisant définitivement accéder l'individu au statut d'artiste. Celui-ci, traduisant le vécu à l'aide d'un code linguistique dont il est à travers l'*Encyclopédie* l'un des rénovateurs, parvient à faire coïncider ce qu'il pense avec ce qu'il vit :

Les anciens ont divinisé l'amitié ; mais il ne paroît pas qu'elle ait eu, comme les autres divinités, des temples & des autels de pierre, & je n'en suis pas trop fâché. Quoique le temps ne nous ait conservé aucune de ses représentations, Lilio Géraldi prétend dans son ouvrage *des dieux du Paganisme*, qu'on la sculptoit sous la figure d'une jeune femme, la tête nue, vêtue d'un habit grossier, & la poitrine découverte jusqu'à l'endroit du cœur, où elle portait la main ; embrassant de l'autre côté un ormeau sec. Cette dernière idée me paroît sublime¹⁵ (Article *Amitié*).

- 10 L'Amitié ne se paie pas de représentations : elle doit vivre et s'incarner. Mais s'il n'y en avait qu'une, ce serait celle d'une femme simple, proche de la nature, une nature sublime s'entend. La figure de Sophie n'est pas loin. De même que dans cette redéfinition esthétique de la représentation de l'Amitié, l'auteur s'implique personnellement (« je n'en suis pas trop fâché », « cette dernière idée me paroît sublime ») afin de revitaliser tel un Pygmalion, le mythe endormi de l'Amitié, de même il implique personnellement une Sophie de chair dans la constitution du Diderot mythique qu'il se fabrique. C'est la vie qui *se pense* désormais au sein de l'œuvre, et non plus l'œuvre qui s'exécute au sein de la vie.

Montaigne

- 11 La figure de Sophie est étroitement associée à un autre philosophe célèbre pour son sens de l'amitié et dont Diderot s'est inspiré d'une façon indiscutable. Il s'agit de Montaigne, auteur de prédilection de la jeune femme, dont l'œuvre a pu servir de guide ou d'emblème à la relation entre les deux amants, si l'on en croit le testament de celle-ci et l'association

qu'elle fera, comme Diderot des années auparavant, entre un ouvrage intellectuel et un objet de faveur évoquant le corps de l'aimée :

Je donne et lègue à Monsieur Diderot sept petits volumes des *Essais* de Montaigne, reliés en maroquin rouge, plus une bague que j'appelle ma pauline.¹⁶

- 12 En écho au volume d'Horace orné du visage de Sophie, voici les *Essais* voués à une émouvante fonction de symbole conjugal, associés à l'anneau qui unit pour l'éternité. Ces mots, d'autant plus précieux qu'ils sont les seuls conservés de Sophie, indiquent à quel point elle fut convertie à l'idée d'une amitié impliquant indissociablement l'esprit et le corps.

- 13 On relève une autre allusion concernant l'auteur fétiche de Sophie dans un passage du *Salon de 1767* où Diderot évoque ses interminables conversations philosophiques avec elle. Dans ce dialogue qui s'adresse à Grimm, l'autre ami intime de Diderot, se mêle à la recherche passionnée de la liberté dans la pensée et l'expression, le souci de la pudeur dans la relation entre les sexes, et le prétendu masque de l'âge :

Vous voyez, mon ami, que je deviens ordurier, comme tous les vieillards. Il vient un temps où la liberté du ton ne pouvant plus rendre les mœurs suspectes, nous ne balançons pas à préférer l'expression cynique qui est toujours la plus simple. C'est du moins la raison que je rendais à des femmes de la grossièreté prétendue avec laquelle elles accusaient les premiers chapitres de la Défense de mon oncle, d'être écrits. Une d'entre elles, que vous connaissez bien, satisfaite ou non de ma raison, me dit, Mr n'insistez pas là-dessus davantage, car vous me feriez croire que j'ai toujours été vieille. C'est celle qui fait tous les matins son oraison dans Montagne [*sic*] et qui a appris de lui, bien ou mal à propos, à voir plus de malhonnêteté dans les choses que dans les mots¹⁷.

- 14 La figure de Sophie intervient comme bouclier contre le reproche d'obscénité, en se plaçant d'emblée sous le patronage irréprochable d'un Montaigne, auteur qui permet de sceller l'alliance d'un langage toujours libre et d'une morale à toute épreuve. Celle-ci fait la démonstration qu'il n'est pas nécessaire, chez certains êtres d'élite, d'attendre l'âge pour se montrer libre dans ses paroles et sage dans ses idées. Cette notion sera reprise dans *Jacques le Fataliste* et plus particulièrement dans le célèbre passage sur l'obscénité :

Courage, insultez bien un auteur estimable que vous avez sans cesse entre les mains, et dont je ne suis ici que le traducteur. La licence de son style m'est presque un garant de la pureté de ses mœurs ; c'est Montaigne. *Lasciva est nobis pagina, vita proba*.¹⁸

- 15 La grande qualité, la grande originalité de Sophie, c'est la liberté de son ton, de son langage, sa franchise et sa clairvoyance, son absence de préjugés. Toutes qualités que le philosophe rechercha chez les femmes de son temps, et qu'il considéra comme des facteurs inestimables de progrès intellectuel. Sophie possède cette androgynie idéale qui emprunte aux deux sexes leurs vertus respectives. Elle, et sa sœur mme Legendre, toutes deux grandes lectrices des lettres de Diderot, parviennent à résoudre, au gré des échanges, des points complexes grâce à la seule intuition féminine :

Je n'ai pas la vanité de me croire plus avancé que vous dans ces questions qui tiennent purement et simplement à la bonté de l'esprit et du cœur. Je penserai peut-être aussi bien que vous et vous aurez toutes deux l'avantage de dire mieux que moi, parce que vous êtes des femmes et que votre ramage simple, facile, uni, ôtera aux idées l'air abstrait, hérissé et pédantesque que notre savoir scholastique leur donne plus ou moins (9 septembre 1762, BAB. II, 160)¹⁹.

- 16 La question de l'amitié entre Diderot et Sophie ouvre des champs illimités de discussion. Fondement de cette correspondance, mais aussi fondement de la vie du philosophe

pendant plus de vingt ans, la relation à Sophie a fourni à Diderot la possibilité d'établir un dialogue selon sa fantaisie, construit sur trois éléments indispensables. On trouve d'abord le modèle antique d'une amitié intellectuelle inébranlable incarnée par les figures récurrentes d'Horace et Montaigne. Ce modèle amical n'exclut d'ailleurs pas celui de l'amour éternel (ainsi de nombreuses allusions à Philémon et Baucis, Daphnis et Chloé, Héloïse et Abélard courent tout au long de l'œuvre). Puis vient la fraîcheur d'une pensée et d'un langage naturels, vierges des ornements et de l'érudition caractéristiques des milieux dans lesquels gravite l'épistolier : ce langage emprunte à la femme sa simplicité intuitive, sa franchise créative, mais à l'homme sa rudesse et sa bonhomie. Car ces deux éléments en appellent un troisième, qui cimente l'un et l'autre. Il s'agit de la personnalité androgyne, voire bisexuelle de Sophie qui suscite des échos profonds auprès d'un Diderot troublé par les « perversions polymorphes » de la Nature, dont il pressent la créativité.

- 17 C'est à travers ces éléments entre autres qu'une telle correspondance a pu autoriser toutes les audaces d'expression, permis d'assouvir nombre de curiosités sans la retenue qu'exige une relation épistolaire classique, tout en conservant une grâce exceptionnelle.

NOTES

1. Geneviève Haroche-Bouzinac, *LEpistolaire*, Hachette Supérieur, coll. « Contours Littéraires », Paris, 1995, p.81.
2. Jean Varloot a évoqué les autres Sophie célèbres à l'époque, réelles ou imaginaires : Sophie de Nassau-Sarrebrück, dédicataire du *Père de Famille*, mais aussi Sophie d'Houdetot, « miroir » de Julie ; on peut citer encore cette autre Sophie forgée de toutes pièces par Rousseau pour être la compagne d'Émile. Ce prénom semble avoir incarné l'idéal féminin de toute une génération de philosophes (*Lettres à Sophie Volland*, Choix et préface de Jean Varloot, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1984, p.23).
3. *Lettres à Sophie Volland*, Texte, en grande partie inédit, publié pour la première fois d'après les manuscrits originaux, avec une introduction, des variantes et des notes proposées par André Babelon, Paris, Gallimard, 1930, 3 vol. ; Reprint : Paris, Éditions d'Aujourd'hui, coll. « Les Introuvables », 1978 (abréviation BAB.).
4. Voir pour cette notion calquée sur le *pacte autobiographique* selon Philippe Lejeune, la théorie qu'en propose Benoît Melançon, dans *Diderot épistolier. Contribution à une poétique de la lettre familière au XVIII^e siècle*, Montréal, Fidès, 1996. Celui-ci, dans son chapitre liminaire « Qu'est-ce qu'une lettre ? », reprend de façon magistrale les bases de l'épistolarité en reposant, notamment, le problème du contrat. Voir aussi notre thèse de doctorat, Odile Richard, *Diderot dans les Lettres à Sophie Volland : la quête d'un regard*, sous la direction de Georges Benrekassa, Université Paris 7-Denis Diderot, janvier 1999, 498 p.
5. Voir la référence attendue à Abélard et Héloïse, la « disciple » idéale (BAB. I, 106).
6. Et aussi, quelques pages plus haut : « Regardez en vous-même, ma Sophie, et dites-moi pourquoi vous êtes si sincère, si franche, si vraie dans vos discours ? » (BAB. I, 42).
7. Voir aussi : « Vous êtes à peu près contente de mes lettres, surtout des endroits où je vous dis que je vous aime ; tant mieux, je ne m'intéresse [sic] qu'à ceux-ci ; et comment seroient-ils mal ? Le modèle d'après lequel je peins est si bien ! » (Paris, le 7 octobre 1760, BAB. I, 213).

8. Marc Buffat, « Conversation par écrit », *RDE*, n°9, oct. 1990, p. 56-60.
9. On retrouve il est vrai dans d'autres correspondances, au gré de la personnalité des écrivains, cette volonté de prouesse amoureuse, cette rhétorique de l'exploit qui marque le langage de la lettre. Ainsi, chez Apollinaire : « JE VEUX, mon cher trésor, que nous nous aimions plus qu'on ne s'est jamais aimé, on c'est tout le monde. Nous devons être au-dessus de tout » (26 août 1915, *Lettres à Madeleine, Tendre comme le souvenir*, lettres (1915-1916) éd. revue et augmentée par Laurence Campa, Paris, Gallimard, 2005, p. 140).
10. « ma Sophie est homme et femme quand il lui plaît » (Paris, le 10 mai 1759, BAB. I, 39).
11. Pour l'anecdote, Horace mourut peu de mois après Mécène ; de même, Diderot ne surviva que de quelques mois à Sophie.
12. Anne Vallayer (1748-1718) fit partie des quarante membres de l'Académie de peinture. André Babelon indique que le portrait de Sophie est destiné à figurer sur la « page de garde » de l'exemplaire d'Horace ; mais rien ne peut étayer cette affirmation, l'ouvrage ayant disparu (BAB., II, 108).
13. C'est l'écrivain qui souligne.
14. Paolo Casini a souligné à quel point « l'autorité des Anciens est [chez Diderot], pour ainsi dire, canonique. Elle a un aspect rituel : il faut bien invoquer les bons génies. Aussi, semblable à un humaniste de la Renaissance, le philosophe Cléobule, *genius loci* de *la Promenade du Sceptique*, est-il entouré des portraits de ses ancêtres : “Sa maison est construite avec plus de goût que de magnificence [...]. Il a des livres en petit nombre. Un vestibule orné des bustes de Socrate, de Platon, d'Atticus, de Cicéron conduit dans un enclos qui n'est ni bois, ni prairie ; c'est un assemblage de tout cela...” (DPV, II, 74) » (Paolo Casini, « Diderot et les philosophes de l'Antiquité », *Colloque International Diderot*, Paris, Aux Amateurs de Livres, 1985, p. 33). On rapprochera ce respect ostensible pour les grands ancêtres, de la mise en scène autoparodique, dans *Les Bijoux indiscrets*, des bustes d'Homère, de Virgile, de Pindare, d'Horace, de Socrate, de Platon etc., le long d'une vénérable galerie (t. 2, chap. VII, « Rêve de Mirzoza », DPV, III, 172-176).
15. L'image de l'ormeau sec est à rattacher au *topos* pictural de la nature ingrate mais grandiose. A l'article *Beau*, l'auteur recommande à l'artiste désireux d'imiter la bellenature : « si vous avez à peindre une plante, & que votre sujet ne demande point que ce soit un chêne ou un ormeau sec, rompu, brisé, ébranché, prenez la plus belle d'entre les plantes ». Mais plus proche de nos préoccupations, à l'article *Mélancolie*, l'ormeau symbolise l'ami fidèle, soutien indispensable du mélancolique : « La *mélancolie* n'est point l'ennemie de la volupté, elle se prête aux illusions de l'amour, & laisse savourer les plaisirs délicats de l'ame & des sens. L'amitié lui est nécessaire, elle s'attache à ce qu'elle aime, comme le lierre à l'ormeau ».
16. Testament reproduit dans l'édition des *Lettres de Diderot à Sophie Volland* publiée par Yves Florenne, Paris, Club Français du Livre, coll. « Les Portiques », 1965.
17. Diderot, *Salon de 1767, Ruines et paysages*, Hermann, Paris, 1965, t. 3, p. 129.
18. Diderot, *Jacques le Fataliste*, DPV, XXIII, 231.
19. Voir, dix ans plus tard, *Sur les Femmes* (1772) : « Aucune autorité ne les a subjuguées ; au lieu que la vérité trouve à l'entrée de nos crânes un Platon, un Aristote, un Epicure, un Zénon, en sentinelles, et armés de piques pour la repousser. [...] elles se sont fait un ramage délicat, à l'aide duquel on dit honnêtement tout ce qu'on veut quand on a été sifflé dans leur volière » (AT, II, 252).

RÉSUMÉS

Cette étude interroge, à travers l'examen d'une correspondance désormais bien connue, la capacité de Sophie Volland, par sa personnalité singulière, à inspirer l'amant-philosophe Diderot au point de s'engager dans une relation épistolaire durable fondée sur un pacte fixant la périodicité et contenu de l'échange. La personnalité de Sophie, dotée d'une grande fidélité amoureuse, pétrie de culture et d'une certaine « sagesse » parvenue à maturité, de plus dotée de tendances androgynes, incarne vite cet *alter ego* rêvé par le philosophe, adepte d'une amitié « totale ». L'amitié philosophique, scellée par la correspondance, peut dès lors s'épanouir dans une dimension prospective, notamment à travers l'exploration d'une réflexion et d'un langage communs auquel Sophie apporte sa note féminine, c'est-à-dire native, dénuée de préjugés, à valeur quasi socratique, et dont la fraîcheur offre le supplément de poésie recherché.

Sophie Volland and Denis Diderot in the *Letters to Sophie Volland* (1759-1774): a special friendship

This study of the well-known correspondence shows how, thanks to her singular personality, Sophie Volland was able to inspire her philosophe-lover Diderot to conduct a long-lasting epistolary relationship based on a pact fixing the regularity and content of the exchange. Sophie - who displayed great fidelity in love, was highly cultivated and possessed a certain mature 'wisdom', as well as having androgynous tendencies - rapidly came to represent the alter ego dreamed of by the philosophe, capable of a "total" friendship. Thus this philosophical friendship, sealed by the letters, could develop a prospective dimension, in particular through the exploration of a common reflection and language, to which Sophie brought a feminine (i.e. natural, void of prejudice and quasi-Socratic) touch, whose freshness provided the desired added poetry.

AUTEUR

ODILE RICHARD-PAUCHET

Université de Franche-Comté